

Le GERFLINT :

Pourquoi ? Comment ?¹

Jacques CORTES

Professeur émérite de l'Université de Rouen

Président du GERFLINT

Il y a deux jours, un de mes amis m'a adressé un commentaire² sur le rapport de l'OST (Observatoire des Sciences et des Techniques) publié en décembre 2004, à propos de l'impact de la science française. Le domaine visé est très précisément la recherche dans l'enseignement supérieur et ce qui est présenté, ce sont « les indicateurs bibliométriques des institutions publiques de recherche française sans tenir compte du secteur des sciences humaines et sociales ». Pourquoi cette occultation ? Je vous laisse le soin de donner des explications mais je vous avoue que celles qui me viennent à l'esprit sont assez pessimistes. Quand on s'abstient de parler de quelque chose, en effet, c'est soit parce que l'objet dont il est question est d'une perfection tellement admise par tous qu'elle n'appelle aucun débat ; soit au contraire parce qu'il est si mince qu'on préfère observer à son propos une discrétion de bon aloi.

Pour tous les domaines restants considérés par le rapport, ceux des sciences expérimentales, « la visibilité de la science française est inférieure à la moyenne européenne sauf en biologie fondamentale. »

Retenons deux faits qui apparaissent très clairement dans ce rapport :

- « *l'impact international des publications scientifiques étant calculé en fonction d'un rapport entre l'impact absolu des articles pour un domaine donné et l'impact moyen de référence pour ce domaine* », il est d'évidence nécessaire d'écrire et de publier pour être dans le peloton de tête de la science ;

- *les institutions les plus ouvertes à la collaboration internationale étant celles qui occupent, dans le palmarès de la recherche universitaire française, les places les plus prestigieuses, il est d'évidence nécessaire, en matière de recherche et de publications, de sortir du temps poétique « de la marine à voile et des lampes à huile » en allant à la rencontre de son frère humain au-delà des frontières. Cette nécessité n'est pas que scientifique, du reste, car tendre la main à autrui, minimiser la violence des différences de toutes sortes qui divisent les hommes, bref, travailler sans frontières, n'est-ce pas le principe éthique sous-jacent aux notions de mondialisation et de gouvernance terrestre dont l'actualité nous gave littéralement sans que nous songions toujours à en dégager de nouvelles règles de conduite.*

Et l'ami qui me faisait parvenir ce rapport concluait son envoi par cette petite phrase : « Voilà pourquoi il faut un GERFLINT à la puissance 10 »³

C'est ce GERFLINT là que je me propose de vous présenter rapidement ici.

L'origine du GERFLINT

Le Groupe d'Etudes et de Recherches pour le Français Langue Internationale a été fondé il y a cinq ans au Brésil (Sao Paulo), dans le droit-fil d'un colloque qui avait

rassemblé, à l'invitation de Serge Borg, un certain nombre de collègues de diverses nationalités. Cette initiative fut motivée par 3 raisons :

- la première, toute pratique, visait à mettre en place, autour d'un « patron » (moi en l'occurrence) une sorte de collège international destiné à promouvoir la recherche universitaire en Didactique des Langues et des Cultures, tout particulièrement en encourageant les « trainards » ou les « indécis » à affronter les échéances ultimes de leur formation scientifique : thèses de doctorat et HDR. Ce qu'il faut souligner dans ce préambule, c'est, en effet, qu'un sentiment de solitude, d'exclusion et de vulnérabilité est éprouvé par tout chercheur lancé sur cette longue et cahoteuse trajectoire d'activité scientifique qu'est la préparation d'une thèse, situation qui s'aggrave encore, quand, sa thèse une fois soutenue, même brillamment, on ne sait plus à quel saint se vouer pour trouver un lieu d'accueil pour ses publications, des interlocuteurs valables pour ses recherches, une institution à laquelle être associé et qui soit suffisamment connue pour être protectrice, suffisamment ouverte pour être à l'écoute de ses besoins. Et cela surtout si l'on opère dans un pays encore moins bien loti que la France en matière de recherche. Vieux problème universitaire que nous avons probablement tous plus ou moins vécu.

- La deuxième raison est corollairement liée à la première. Tout chercheur, en effet, qui n'est pas rattaché à un laboratoire reconnu, donc à une équipe de recherche patentée, est une sorte d'orphelin de la science, et comme tel, il est condamné à une mort scientifique quasi certaine, surtout si le champ qui l'intéresse se situe dans ce qu'il est convenu de considérer comme les « marges » ou, plus sévèrement même, les « ténèbres extérieures » d'un domaine scientifique donné. Et nous le savons bien, la didactique des langues et des cultures étrangères entre dans cette catégorie traditionnellement dévalorisée dans toutes les universités du monde où il n'est fils de bonne mère scientifique qui ne considère secrètement ou ouvertement tout ce qui touche à la diffusion des connaissances comme une activité mineure, applicative, triviale, plébéienne, indigne au total d'être rangée dans l'ensemble des activités scientifiques nobles, fondamentales, qui sont l'apanage du patriciat de la pensée.

Parce que nous sommes en opposition nette avec de telles contre-vérités, parce que nous savons que nous sommes des enseignants-chercheurs et pas seulement des chercheurs, parce que nous avons le respect de notre métier, parce que nous ne minimisons pas nos responsabilités à l'égard de la jeunesse qui compte sur nous pour construire sa vie, parce que nous savons quel est le poids de la communication dans un monde actuel où les distances se rétrécissent, où les conflits de valeurs se durcissent, où la survie même de la planète est en jeu, nous nous sommes dit qu'il fallait décidément être bien léger, bien incompetent, bien en dehors du coup pour rejeter dans la trivialité d'une pratique primaire l'apprentissage des langues et des cultures. S'il est un problème majeur aujourd'hui, c'est bien d'apprendre enfin à communiquer avec autrui, et la discipline centrale pour cela, qu'on le veuille ou non, c'est d'évidence, en liaison avec beaucoup d'autres qu'il n'est pas question de renier, la didactique des langues et des cultures.

Nous avons donc pensé qu'il fallait nous mobiliser pour faire reconnaître à cette discipline, au sein des sciences de la communication et du langage, non seulement une place honorable pour ne pas dire centrale, mais surtout, sans craindre ou provoquer une interruption de tout dialogue avec les autres composantes disciplinaires du domaine, lui faire reconnaître aussi une large autonomie conceptuelle et méthodologique rangeant définitivement l'applicationnisme dans l'histoire d'un passé brillant mais révolu.

La didactique des langues et des cultures, en effet, ne peut plus aujourd'hui s'accommoder de l'appellation de linguistique appliquée dont elle tirait gloire dans les années 50. Les temps ont changé, le domaine s'est complexifié et le didacticien, sans agressivité ni ingratitude à l'égard de quiconque, est tenu de tenir compte,

dans sa démarche, de l'évolution naturelle du monde car l'aphorisme le dit bien : «les sociétés, à chaque moment de leur histoire, n'ont jamais que les didactiques et pédagogies qu'elles méritent. »

- Enfin, troisième raison : si nous sommes convaincus, au GERFLINT, que la langue anglaise est et doit être un outil de communication internationale dont la planète a raison de développer largement l'usage, nous pensons aussi que cela ne signifie nullement que nous devions abandonner tout espoir d'expression pour les autres langues du monde, à commencer par la nôtre. Il est donc inscrit dans le titre même de notre Groupe que nous croyons toujours au destin international du français et que nous voulons, si modestement que ce soit, contribuer à soutenir cette idée, non pas pour des raisons stupidement nationalistes (y a-t-il aujourd'hui un nationalisme intelligent ?) mais parce que nous croyons à la nécessité d'être et de rester nous-mêmes, sans mépris envers quiconque, donnant peut-être ainsi à d'autres le bon exemple pour la défense des valeurs linguistiques et culturelles auxquelles chaque Homme est légitimement attaché. Nos revues, du reste, sont toujours ouvertes à d'autres langues : russe, espagnol, portugais, anglais, arabe etc.

Je me résume donc : le GERFLINT est né de cette triple motivation :

- amicale et pratique : aider de jeunes chercheurs français et étrangers à poursuivre leurs travaux ;

- scientifique et militante : faire reconnaître officiellement le statut universitaire d'une discipline encore trop largement sous-estimée dans sa spécificité et sa complexité épistémologique, et donc toujours confondue avec ce qu'elle n'est plus ;

- éthique et humaniste enfin : considérer comme inacceptable toute dépréciation, pour cause fallacieuse d'inutilité pratique, des valeurs fondamentales d'une communauté humaine quelconque.

Amitié internationale, bon sens, solidarité dans la recherche, humanisme, tels sont les mots-clés de notre Groupe, ceux pour lesquels nous nous battons, mais toujours avec une courtoisie et une déférence n'excluant pas la fermeté et la détermination. La partie n'est pas gagnée mais la progression inéluctable du réseau est là pour nous convaincre que nous sommes sur la bonne voie

Le GERFLINT : Programme mondial de diffusion scientifique francophone en réseau

Dans l'article 1 de ses statuts, le GERFLINT dit ceci : « *rassembler l'ensemble des acteurs d'une coopération scientifique en France et dans tout pays souhaitant y adhérer en vue de développer un réseau d'échanges et de coopération visant à une meilleure diffusion des travaux en Sciences Humaines.* » Le mot important dans cet article est évidemment *réseau*. J'en dirai deux mots.

Un réseau, comme l'écrit Pierre Calame, Président de la Fondation Charles Léopold Meyer, c'est un moyen de « *relier entre eux des femmes et des hommes oeuvrant pour que le monde de demain soit plus vivable, moins excluant, plus démocratique, plus riant, plus solidaire, de façon à construire une intelligence collective mise au service de chacun.* » Sans doute y a-t-il de l'utopie dans une telle définition, mais, comme le souligne Pierre Calame, c'est « *une utopie réaliste* », entendant par là qu'elle ne s'affranchit tout de même pas de tout contact avec le réel. Le réel, aujourd'hui, c'est tout simplement qu'en moins de temps qu'il ne m'en faut pour descendre dans ma cave ou arroser les fleurs sur mon balcon, je puis entrer en contact avec un ami, un Maître ou un disciple situé exactement de l'autre côté du globe terrestre. Dès lors, je puis travailler avec lui en temps réel, comme s'il était là. Le seul problème qu'il me faut résoudre pour cela, et qui relève sans doute de l'utopie pour un homme de ma génération, c'est d'apprendre à me servir correctement d'une machine informatique incroyablement puissante et en progression

constante vers des performances réduisant à presque rien la distance et le temps.

Deux doigts de polémique à ce sujet. Si nous ne tenons pas compte de l'existence de ce que Jean-Claude Milner (1989, 19) appelle à tort, mais très significativement, les « techniques obtuses », manifestant par là une contre-utopie dite encore « utopie de régression », dans la mesure où elle réduit à rien l'importance des progrès techniques et des conquêtes de la science, si, consécutivement, nous nous enfermons dans la chaude quiétude des usages universitaires traditionnels avec notre laboratoire bien à nous, authentifié CNRS, nos conférenciers invités du mois, notre publication maison confidentielle mais bien cotée au CNU et nos réunions d'information bimestrielles, nous nous trouvons, toujours selon Milner (ibid.) « *dans le mythe du laboratoire grâce à quoi se sont dissimulés, sous les glorieux noms d'équipes de recherches et de collaboration scientifique, les formes les plus féodales du pouvoir.* » Les mots de Milner sont durs, mais qui pourrait soutenir qu'ils ne comportent pas une part de vérité ? Sans doute faut-il conserver, en les adaptant progressivement, ces structures universitaires héritées d'époques, pas si lointaines que ça, où l'on ne pouvait faire autre chose que du mandarinat, mais il serait bien étrange que l'on n'analysât pas la science d'aujourd'hui à partir d'une nouvelle donne technologique qui ne peut que bouleverser la tradition, si aristocratique et sacrée soit-elle encore pour les utopistes de régression dont je parlais tout à l'heure. C'est bien beau, en effet, de proclamer partout la nécessité humaniste d'échanges internationaux tenant enfin compte des particularismes culturels, mais cela suppose que l'on accepte d'éradiquer le phénomène de « secte scientifique » dans lequel on baigne toujours et qui est d'évidence la négation de tout dialogue paritaire.

Il n'est pas question pour le GERFLINT de « donner la parole » à d'autres. Nous n'avons rien à donner, en tout cas pas la parole qui relève de la liberté de chacun. La parole, ce n'est pas une aumône, c'est quelque chose qu'on prend quand on en éprouve le besoin. Nous souhaitons donc partager nos expériences, nos idées et nos incertitudes nombreuses avec d'autres, à tous les horizons de la planète, nous enrichir mutuellement au contact les uns des autres, « froter et limer nos cervelles » contre celles d'autrui ; et ce faisant, par tâtonnements et erreurs, mais toujours solidairement et démocratiquement, construire quelque chose tous ensemble.

Prendre la parole est une belle chose mais il faut avoir les moyens de le faire. Ces moyens n'existent pas. Même en France, un jeune chercheur, si brillant soit-il, n'a que difficilement accès à une revue scientifique. Toutes nos revues, en effet, en très petit nombre, sont souvent saturées pour des mois voire des années. Pouvons-nous nourrir de grands espoirs d'expression scientifique pour nos chercheurs du bout du monde dans de telles conditions ? Leurs thèses rédigées dans une belle fièvre créative deviennent peu à peu, non publiées, cette « littérature grise » des étagères de nos bureaux. C'est là quelque chose d'intolérable quand on songe à l'incroyable duperie, à l'immense gaspillage de travail, de réflexion et surtout d'espoir de carrière, de dialogue scientifique abandonné, d'amitié internationale perdue que constituent ces travaux délaissés, rapidement oubliés, réduits à n'être qu'un tas de pages sans avenir. Je sais bien qu'il y a de belles exceptions au tableau sinistre que je viens de brosser. Mais, comme on dit, elles confirment la règle. Nous nous sommes donc donné comme objectif majeur, au GERFLINT, de construire un réseau de revues implantées avec notre aide dans tous les pays et régions qui souhaitent adhérer à notre projet. Nous sommes également en train de construire un site Internet d'extension mondiale qui est déjà bien ébauché.

Liste actuelle des revues du GERFLINT et de leurs Rédacteurs en Chef

Synergies Afrique Australe (Olivier Fléchais)

Synergies Afrique Centrale et de l'Ouest (Urbain Amoa)

Synergies Amérique du Nord (Béatrice Mousli Bennett)

Synergies Brésil (Marcio Venicio Barbosa)
Synergies Chili (Olga Maria Diaz et Djamael Ould Abdesselam)
Synergies Chine (Zhihong Pu et Jean-Jacques Richer)
Synergies Colombie (Mercedes Vallejo-Gomez)
Synergies Europe du Sud-Est (Alexandros Dagkas)
Revue Synergies France (Francis Yaiche)
Synergies Italie (Serge Borg)
Synergies Monde Arabe (Ebrahim Al Balawi)
Synergies Pays Riverains de la Baltique (Aleksandra Ljalikova)
Synergies Pérou (à désigner)
Synergies Roumanie (Dorin Constantin Domuta)
Synergies Pays Scandinaves (Hanne Leth Andersen)
Synergies Pologne (Malgorzata Pamula)
Synergies Russie (Joseph Sedrati)
Synergies Venezuela (Yolanda Quintero de Rincon)
Synergies Vietnam (Nguyen Huu Tho)

Réflexions conclusives sur notre discipline : le cas de la France

Remarque liminaire : *J'évoque, dans les lignes qui suivent, le cas de la France où un vrai problème concerne la reconnaissance de la Didactique des Langues-Cultures comme discipline universitaire à part entière. Compte tenu des dangers du monde actuel où l'on parle déjà de « choc des civilisations », il est peut-être temps d'admettre que le XXIème siècle ne peut pas être la continuation pure et simple de celui qui le précède en matière de recherche scientifique sur la communication. La Didactique des Langues-Cultures a-t-elle droit de cité dans la recherche universitaire ? Est-elle condamnée à l'applicationnisme ? Faut-il envisager à son propos des réformes, un changement de mentalité ? Que pensez-vous de tout cela ? Voici ma position sur ce sujet :*

A propos de la discipline qui est la nôtre, la Didactique des Langues-Cultures (DLC), il est d'évidence capital d'en définir enfin les critères de scientificité si l'on veut corriger le très dangereux malentendu qui, depuis une vingtaine d'années, oppose certains collègues épris de tradition à d'autres partisans du « mouvement ». Mon intention, ici, n'est pas de distribuer l'éloge ou le blâme, mais de faire quelques constats et de proposer une solution

En 1982, en ma qualité de Directeur du CREDIF, j'ai été membre de la Commission AUBA qui a fait une grande enquête auprès de tous les établissements universitaires de France, enquête qui a abouti à la mise en place du Module de licence FLE et de la Maîtrise FLE. Nous avons alors bien discuté avec le Ministère de l'Éducation Nationale pour donner à ces diplômes **un lieu d'accueil solide et sûr**. Pour des raisons de simplicité administrative, nous sommes tombés d'accord avec le Ministère pour que ces formations universitaires soient accueillies et gérées par l'un des trois départements suivants:

- Sciences du Langage,
- Lettres Modernes ou
- Lettres Etrangères.

Dans l'immense majorité des cas, ce sont les départements de Sciences du Langage, de linguistique générale plus précisément, qui ont pris en charge les nouvelles formations. Rien de surprenant à cela : au début des années 80, et depuis une bonne dizaine d'années déjà, la linguistique est en crise. Les départements subissent le contrecoup normal de deux faits : une Histoire glorieuse sur laquelle est fondée leur réputation ; une absence de débouchés tragique. Ils se dépeuplent donc rapidement.

L'arrivée du FLE/FLS est donc une aubaine car le FLE/FLS draine des flux d'étudiants qu'attire la possibilité de trouver un « job », même provisoire, de partir à l'étranger, de goûter à la découverte d'horizons moins bornés que ceux d'une société de plus en plus menacée par le spectre du chômage. L'enthousiasme est donc grand de recevoir ces formations au sein des départements de linguistique, pour grossir les effectifs, demander des postes, obtenir des subventions, assurer la carrière dans le supérieur des rares chercheurs qu'on a dirigés et qui, jusque là, stagnaient sur des postes de contractuels sans avenir clair. Au fil des années, les autres départements (Lettres modernes et Lettres étrangères) n'ayant pas de problèmes aussi aigus que ceux de linguistique, ont laissé ces derniers s'emparer du domaine et il est devenu simplement normal de considérer que le FLE devienne une composante intrinsèque de ces derniers.

Les spécialistes qui étaient rassemblés autour de la table de négociation, à commencer par l'Inspecteur Général Auba lui-même, n'étaient pas forcément tous, étaient même rarement de formation linguistique. Je pense que j'étais, avec Robert Galisson, l'un des rares à avoir fait mes classes scientifiques dans le giron de la Linguistique Générale (lui en lexicologie avec Bernard Quemada, moi en syntaxe avec André Martinet).

Si je rappelle tout cela, ce n'est pas pour parler de moi, mais pour bien montrer qu'au moment où l'on décide de l'avenir moderne du FLE/FLS, la plus grande confiance règne au sein de la Commission Auba à propos des rapports du FLE avec les Sciences Humaines en général, et en particulier avec les disciplines très précises (linguistique, lettres modernes et lettres étrangères) avec lesquelles on l'invite à collaborer désormais dans le cadre d'une alliance respectueuse – du moins en est-on persuadé – des spécificités scientifiques et techniques de chacune d'elles.

Je dirai d'abord combien, personnellement, j'ai cru à cette confraternité au sein d'un domaine d'une extrême hétérogénéité scientifique (grammairiens de phrase ou de texte, phonéticiens, morpho-syntacticiens, sémanticiens, lexicologues, dialectologues, analystes du contenu ou du discours, praxématiciens, philosophes et sociologues du langage, spécialistes de la communication, socio-ethno- et psycho-linguistes, créolistes, ethno-méthodologues, visionnaires de la systémique, contempteurs du passéisme, zéloteurs des droits de l'Homme et de l'Amitié entre les peuples, théoriciens de la culture, de l'interculture, de la transculture etc.) et je dois dire que j'ai eu, comme tout le monde, la naïveté de croire à la possibilité d'un nouvel et sincère élargissement disciplinaire.

Je ne m'étendrai pas sur cet aspect de la question. Si de jeunes ou moins jeunes chercheurs en linguistique, favorisés par une absence de structure autorisant tous les abus, ont pu obtenir des postes universitaires importants grâce à la DLC et au FLE, mais en faisant, hélas, profession de foi scientifique de ne rien connaître à cette discipline d'une éminente complexité et même de la mépriser, grand bien leur fasse. Je comprends que l'on se batte pour gagner son pain et pour travailler en paix sur son domaine de prédilection. Mais je comprends le désarroi de ceux qui, de plus en plus fermement, dénoncent le système bancal autorisant un tel détournement de postes. Car il y a détournement au détriment des authentiques chercheurs et praticiens du FLE, systématiquement condamnés à la précarité et même au mépris de leurs compétences, de leur engagement et de leur dévouement, par un système universitaire lamentablement englué dans des traditions qui n'en finissent pas de tout bloquer. Il y a détournement aussi au détriment de la discipline dont on va jusqu'à nier l'existence même. Il y a détournement au détriment des besoins de tous ceux que les métiers du FLE concernent. Tant qu'on niera le FLE au

point de le dépecer, de le démembrer, de se le partager comme une proie sans défense ; tant que la discipline sera niée partout, et notamment au sommet, dans les instances d'évaluation nationales où nos meilleurs spécialistes, connus et reconnus dans le monde entier, sont brutalement écartés des promotions et qualifications officielles auxquelles ils ont droit ; tant qu'on cloisonnera arbitrairement le champ disciplinaire des sciences du langage de telle sorte que l'on ait toujours la possibilité purement rhétorique d'exclure de toute promotion une recherche, pourtant bien positionnée en Didactique du FLE/FLS, bref, tant que l'injustice associée au mépris et à l'incompréhension des vrais besoins prévaudra, nul doute qu'aucun des problèmes sous-jacents à cette discipline, essentielle dans le monde du XXIème siècle, qu'est la Didactique des Langues et des Cultures ne trouvera sa solution..

Ce qu'il faut obtenir, c'est, en France et dans tous les pays du monde, la reconnaissance enfin officielle du secteur dans sa dimension épistémologique, donc dans son positionnement universitaire. Le FLE n'a plus rien à faire dans des départements qui se bornent à l'exploiter économiquement pour le nier scientifiquement. Le FLE a besoin d'autonomie et même plus, d'indépendance ; Il représente socialement l'avenir des Sciences du Langage et de la Communication dans la multiplicité des témoignages émouvants que les Assises organisées en janvier 2005 à Paris ont lucidement passés en revue. Il y a là quelque chose d'important, une sorte de cri de colère mais aussi de détresse devant une situation qui piétine alors que tous les problèmes touchant à l'accueil et au soutien des plus fragiles d'entre nous sont là et deviennent chaque jour plus angoissants, plus tragiques même. Il ne s'agit pas, pour moi d'être ici le porte-parole de revendications catégorielles et de débats corporatistes. Tous nos échanges ont pour toile de fond la justice, la science et le simple bon sens qui ne peuvent se fonder sur des mesures dispersées, au coup par coup. Ce que je crois profondément, c'est que c'est le système dans son ensemble qui a besoin d'être repensé dans le cadre de principes enfin cohérents, respectueux du droit et ouverts à un peu plus de raison, et, pourquoi pas, d'humanité. Il n'y a rien là d'impossible. Il suffit de vouloir dépasser une longue période d'égoïsme et de confusion, et d'admettre que la vérité l'emportera toujours car l'avenir des Sciences du Langage, ce n'est plus la répétition à l'infini de théories descriptives qui ont déjà donné tout ce qu'elles pouvaient offrir, l'avenir, c'est l'apprentissage de la communication internationale, et pour cela, la didactique des langues et des cultures est décidément incontournable.

Notes

1. Communication en séance plénière présentée par Jacques Cortès à l'Université Jean Monnet de Saint-Étienne au colloque *Interculturalité et Interdidacticité : la Didactique des Langues-Cultures entre cultures d'enseignement et cultures d'apprentissage* » organisé par le CEDICLEC/CELEC, EA 3069, dirigé par Christian Puren (17 et 18 février 2005).

2. www.obs-ost.fr/PSIR2004PDF. Le commentaire est d'Arnaud Lavorel.

3. Il s'agit de Nelson Vallejo-Gomez, Directeur du Bureau des Amériques à la DRIC (Ministère de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche) et vice-président du GERFLINT